

Il senso in meno 1

Deleuze (et Guattari) à Vincennes

Partie 2 – Surfaces de redondance, trous noirs, langage et ordres

Transcription et horodatage : Charles J Stivale

[Notons que la transcription suit aussi exactement que possible la discussion en séminaire et donc s'écarte parfois de la discussion rendue dans les sous-titres ; tandis que l'horodatage ci-dessous correspond à l'enregistrement Deleuze et Guattari à Vincennes 1 sur YouTube, et ici sous le lien French, l'horodatage pour l'enregistrement Il Senso in Meno I.1 commence à 07 :33 et se termine à 1 :04 :57]

[Le film commence avec la séance en progrès ; notons que dans cette discussion, il s'agit de la matière développée dans Mille plateaux, notamment dans les plateaux 4 et 5 sur la linguistique et la sémiotique]

Félix Guattari *[Il est assis parmi les participants]* : ... faire fonctionner un ordre du monde, des systèmes d'ordre, des systèmes d'ordonnance du monde. Il y a dans le monde le même type de promotion, disons, d'invariants qui constituent des coordonnées d'un monde comme social, comme plan cosmique et affectif.

Gilles Deleuze : Je demande pardon... Tout le monde peut entendre vaguement ? *[Pause, puis à Guattari]* Vous ne voulez pas venir là, oui, parce que si vous parlez de face, tout le monde peut entendre. *[Guattari se déplace vers le devant de la salle]*

Guattari : Alors je crois donc... en reprenant l'exemple que je vous donnais des sociétés de... dont s'occupe *[Pierre]* Clastres... *[0 :48 : Interruption de la cassette]*

Guattari : ... censé capitaliser l'information par toutes petites unités distinctives, qui... lettres, un certain type d'articulation très épurée de phonèmes, *[1 :00]* avec un syntaxe parfaitement policé, mais il y a corrélativement toute une série de composantes sémiotiques qui concourent à quelque chose qui n'est pas spécifiquement une transmission d'information, mais qui est une sorte de vie libidinale de l'ensemble du groupe qui peut s'exprimer aussi bien par des mots que par des mimiques, des danses, que je sais, des tatouages, des rituels, etc. C'est ce que j'appelle ces différentes composantes sémiotiques. *[Pause]*

On arrive à un ordre à l'autre bout de la chaîne actuellement pour transmettre quelque chose. On peut le transmettre avec une série de messages transmis par un ordinateur aujourd'hui. Désigner quelqu'un, ça peut être prendre un certain type de numéro qu'on fait passer dans un ordinateur, et ça peut parfaitement qualifier non seulement la localisation de la personne, mais l'ensemble de son comportement, de sa liberté, de sa potentialité économique, etc. *[2 :00]* Alors, entre temps, je dirais, si vous suivez l'image, il y a eu effondrement sémiotique en ce sens que les modes d'énonciation collectifs qui imbriquaient, articulaient les uns aux autres de façon indissoluble les différentes composantes sémiotiques, gestuelles, mimiques, prosodiques, linguistiques, etc., se

sont trouvés réduits de telle sorte qu'il y a toujours la possibilité de les traduire en termes de quantité d'information.

Le travail de l'apprentissage de la langue – le passage de la langue bébé à la langue de l'école, de la langue de l'école à la langue professionnelle, etc. – c'est amené à rendre les individus capables, quelle que soit leur, la polyvocité de leurs désirs, d'arriver à cette réduction possible qui est essentielle effectivement aux systèmes de production, aux systèmes d'échanges puisque seuls peuvent être admis à la circulation les gens qui sont traductibles en termes de l'information pour le système économique de la production. [3 :00] Ou sinon, ce sont des fous, des marginaux, des poètes, etc. Et ils sont eux-mêmes renvoyés à des instruments particuliers pour les traiter, à des institutions qui ont tenu compte de s'adresser à ces phénomènes marginaux.

Alors, cette opération d'effondrement sémiotique fait que, aujourd'hui, on ne peut énoncer quoi que ce soit, de son désir, de sa vie, que pour autant que c'est compatible avec la machine informatique de l'ensemble du système aussi bien capitaliste que socialiste bureaucratique, de tous les systèmes, disons, d'État, pour reprendre la classification de Clastres. [*Sur Clastres, voir surtout le séminaire "A Thousand Plateaus V", séance 3 (20 novembre 1979)*] Du coup, la seule subjectivité de référence possible, c'est celle qui rend compatible avec l'espèce humaine en général l'espèce humaine des sociétés d'État, la citoyenneté, quelque chose de cet ordre. On n'a donc plus le même rapport avec la particularisation d'énonciation qui consistait à dire... Pour les Indiens [américains], ils disent que seuls, [4 :00] les tribus indiens disent que seules sont des "hommes" les Indiens, et quand ils voient des blancs, ils disent, ce ne sont pas des hommes. Donc leur sentiment d'appartenance à une communauté d'expression était délimité par l'endroit où il y a cette imbrication des composantes sémiotiques.

Si -- je m'excuse, je schématise de façon abominable, qui consiste à prendre un point des points aussi éloignés dans le champs social -- Et du coup, qu'est-ce qui se passe ? C'est que, il n'est possible de se soumettre à ce système de réduction informatique que dans la mesure où sont reconstituées des territorialités, ce que j'appellerais des surfaces de redondance, où on puisse articuler ces types d'opposition. Je crois simplement, au passage, je saisis un exemple. [*Pause*] [5 :00] Choisissons une femme dans une société comme celle de Clastres. Ça n'est jamais seulement à avoir pour but un acte sexuel, un acte de reproduction, posséder quelqu'un. C'est toujours des sous-ensembles sociaux qui se croisent, qui impliquent un système d'échange, des systèmes de compositions sémiotiques multiples.

Aujourd'hui, on pourrait dire que l'attribution d'un partenaire sexuel qui semble libre, puisque étant un libre choix, est en réalité déterminée par des systèmes qui font qu'on doit répondre à tels types de profil socio-économique, à telles sortes qu'il y a même des gens qui cherchent par ordinateur à faciliter des choses, à faire une sorte de correspondance de choix préférentiels. [6 :00] Mais on ne choisit plus quelqu'un qui est d'un clan, avec tout ce qu'il y a dans cette sorte de danse d'implications sémiotiques, on ne choisit même plus peut-être – c'est là que je voudrais inventer quelque chose – un corps, la possession des organes sexuels de l'autre – comme ça, la définition pourrait être donnée – mais la possibilité de trouver un certain type de redondance, disons, de redondance de survie, de redondance de, je dirais, de visagéité. On cherche à ce qu'il y

ait quelqu'un dans le champs de l'énonciation où on puisse dire quelque chose comme "Tristan-Iseut", "Iseut-Tristan", mais alors de façon beaucoup plus triste et sinistre [*Rires*] dans une scène de ménage perpétuelle qui consiste simplement à [demander] : à qui est-ce qu'on parle ? [*A ce propos, voir Mille plateaux, p. 165-166, où Deleuze et Guattari parle de redondance et d'amour conjugal*]

Quand toujours je reviens, comme j'énonce mon nom comme j'énonce mon projet, qui me renvoie, qui me fait écho ? Quelle est la surface de redondance [7 :00] sur laquelle je peux m'exprimer ? Dans le cas des sociétés territorialisées, il y a de larges surfaces de redondance et de multiples possibilités de composition sémiotique. Dans le cas de la conjugalité ou de la subjectivité déterritorialisées, miniaturisées, il n'y a plus que la possibilité de s'accrocher [à], est-ce que tu me reconnais quand je te parle ? Je reviens à telle heure, je fais ça. Mais ce n'est plus tellement pour les enfants ; il y a même dissociation du rapport de visagété, cette espèce d'empreinte dont parlent les ethnologues ou ce rapport "eye", contact "eye to eye" dont parle [René] Spitz et un certain nombre d'Américains. [*Pour la référence à Spitz, voir Mille plateaux, p. 208*]

Il y a la nécessité d'encadrement ; je ne peux être que s'il y a un point qui sert à la fois de surface de référence et de trou noir sur lesquels je puisse continuer à articuler mes énoncés. Si on ôte cette dernière surface de redondance, ou de référence, c'est tout l'ensemble de [8 :00] mes coordonnées informatiques, informatives qui explose littéralement.

Alors, très curieusement, on s'aperçoit que ce type d'objet que les psychanalystes ont appelé "objet partiel" – les yeux, le visage, le triangle des yeux, le nez, la bouche – aboutit à une sorte de rapport de tutelle extraordinaire par rapport aux différences d'individus puisque non seulement il n'y a plus de différence de composantes sémiotiques, mimiques, gestuelles, danses de groupe, etc., mais à la limite il n'y a même plus possibilité d'un exercice sexuel. Donc on peut très bien concevoir d'être amoureux des traits de visagété d'une femme sans du tout avoir possibilité de mettre en jeu ce que j'appellerais des sémiotiques amoureuses, des sémiotiques sexuelles ou des choses de cet ordre puisque l'essentiel est cette dernière prise, cette dernière accrochage de territorialisation. Donc voilà.

La deuxième chose, ce qu'on peut amorcer pour la suite, ça se fait que ou les redondances [9 :00] informatiques s'accrochent sur des surfaces avec des systèmes de trous noirs qui sont la visagété, qui peuvent être le pouvoir au niveau de l'État, au niveau de n'importe quel système de pouvoir – il y a toujours un système de trous noir, c'est les yeux de Giscard d'Estaing ou c'est les yeux du "leader", ou c'est quelque chose – il est quand même de chez nous, [*Rires*] il est quand même une possibilité que c'est... c'est la France... "je me reconnais parce que je l'ai déjà vu ; je peux continuer de parler ; je peux continuer de produire des significations"...

Ou il y a ce système, disons, de redondance-trou noir qui est exactement le système arborescent – il n'y a d'arbre que pour autant qu'il y a un trou noir ou, comme on dit pour le rêve, ombilic du rêve, un endroit où toutes les choses s'organisent sur un point central qui est un point aveugle ; ou alors on peut considérer une organisation de redondance qui ne serait plus de redondance cette fois, d'ordre de redondance subjective qui soit [10 :00] un système rhizomatique dans

lequel il n'y a pas un trou noir, ou dans lequel ou sur desquels les trous noirs sont contournés, de sorte que on revient à une polyvocité sémiotique. On ne revient non plus à l'assujettissement par arbre ou par stratification de diverses composantes sémiotiques, mais où chaque type d'élément d'expression – verbale, corporelle, danse, sexuelle, etc., concourt non pas à l'organisation d'un sujet, d'un couple, mais concourt à quelque chose que je pense que vous allez, [Deleuze] que vous serez amené à exposer, à un autre type d'organisation, un autre type d'organisation sémiotique qui n'est plus informatique, mais que disons, grosso modo, schématiquement on appellera diagrammatique, celui-là qui est donc non centré sur un trou noir, celui-là qui ne passe pas par la médiation d'un sujet ou d'un rapport à l'autre, mais qui passe par des connexions directes entre les différentes composantes sémiotiques. [Interruption de la cassette] [11 :00]

Deleuze : ... comme finalement ces redondances de résonance avec les visagités, les traits de visagité qui les composent, trouvent à la fois leur issue, leur organisation dans ces systèmes de tournoiement que j'appelais des trous, lui [Guattari], il ajoute une précision : il dit, il faudrait dire des "trous noirs". Et je le rappelle pour ceux qui ne savent pas – mais renseignez-vous d'ici là, encore une fois, c'est comme ça qu'on peut travailler ensemble – je rappelle que "trou noir" est une expression astronomique [Pause] et que ce qu'on désigne par trou noir – Félix me corrigera si je me trompe – c'est en gros en relativité, dans la théorie de la réla... ça dépend de la relativité – c'est une étoile qui a dépassé en dessous de son rayon critique et qui [12 :00] a acquis, par-là même, en allant sous son, en diminuant sous son rayon critique, en dépassant un seuil, qui a acquis une curieuse propriété : elle capte, en l'occurrence par les photons qui passent sa portée, elle les retient, les capte, et plus rien n'en sort. [Pause] Et c'est pour ça qu'elle n'émet pas, elle n'émet pas de lumière, elle n'émet pas de photons, d'où trou noir, d'où l'expression de trou noir.

Lorsque Félix fait jouer... Là aussi, ça concerne notre méthode en général : nous disons formellement, ce ne sont pas des métaphores, et si nous disons "le visage", "les yeux sont des trous noirs", si nous disons "la conscience, moi égale moi, est un trou noir", et que le problème, c'est comment sortir de ça, [13 :00] comme je disais, comment percer le mur, comment sortir du tournoiement du trou.

Il ne s'agit pas de dire "trou noir" en un sens métaphorique. Il s'agit de piquer un mot – il se trouve que c'est des astronomes, un mot d'astronome – bon, on le prendra, on le prendra, mais on le gardera pour en faire autre chose qu'une métaphore. On ne procédera pas ni par métaphore, ni par métonymie. Nous procéderons par, encore une fois, termes inexacts pour dire la chose exacte, à savoir les yeux, le visage, la conscience, et nous disons, la conscience est un trou noir, les yeux sont des trous noirs, bien d'autres choses, le souvenir est un trou noir.

Félix, il disait à propos de la madeleine de Proust, pour répondre à quelqu'un qui avait élevé l'exemple, qui avait soulevé l'exemple de la madeleine de Proust, qu'est-ce que c'est que cette histoire de la madeleine de Proust ? Félix disait très bien, bon, il mâche sur sa madeleine-là, mwow, mwow, mwow, mwow, mwow [bruits de mâcher, rires], [14 :00] bon c'est une redondance, c'est une redondance, un type de redondance peut-être. Et il est précipité dans un trou noir, le trou noir du souvenir. Comment il en sortira ? Il ne faut pas croire que ce soit un succès pour lui. Il se dit, oh, là, là ! Il y a beaucoup de Proustiens, il y a même, on connaît des Proustiens qui croient que c'est un succès, l'histoire de la madeleine. On connaît des anti-Proustiens qui, c'est-à-dire ceux qui aiment Proust d'amour, à ce qu'on souffre pour lui, qui

disent : "ooo là, là ! [Rires] Dans quoi, dans quoi il est en trains de se mettre ? Comment il va en sortir ?"

Or il en sort, il en sort, et il a sa manière d'en sortir, et il en sort mais, mais avec bruit et fracas. Il fait ce que Félix vient de dire, c'est-à-dire il fait là cette espèce de ligne de fuite hors du trou noir. Il gicle hors du trou noir, il jaillit hors du trou noir exactement comme d'autres percent le mur, exactement comme Gherasim Luca fait, etc. [15 :00]

Donc, je crois que là, juste dans la fin de ce que Guattari a dit, vont être fondamental pour nous, mais là il faudrait que vous l'ayez bien développé, et le thème de la visagéité et le thème des trous noirs... [Interruption de la cassette] [15 :18]

Deleuze : ... dans la conception du pouvoir – tu as d'autant plus raison, il me semble – que dans la conception du pouvoir qu'il nous faut, d'une certaine manière, tout le monde est messenger, oui, oui, oui, oui, tout le monde est messenger. Il n'y a pas de premier ordre, ça, évidemment. Tout le monde est déjà messenger, à savoir le langage est même le messenger d'un ordre pré-existant qui pourtant n'existe pas hors du langage. Ça d'accord.

Yolande Finkelstein : A propos de l'enchâssement, bon, je ne sais pas, ça m'est venu comme ça, ça peut être enfin un peu en parallèle avec ton ami, je ne sais pas son nom, qui récite son poème... c'est-à-dire...

Deleuze : Ah, oui, ça je voudrais parce que [16 :00] comme ce sont... je crois que ce n'est pas... Voilà, je précise que, et ce n'est pas par hasard, qu'il s'appelle dont Gherasim, comme le prénom bien connu, Gherasim Luca, L-U-C-A. Il a écrit plusieurs choses, des poèmes, plusieurs recueils de poèmes au Soleil Noir, deux très beaux : "Le chant de la carpe", et l'autre là, je ne sais plus son titre... [Interruption de la cassette] [16 :25]

[L'image ouvre sur un dessin au tableau, en silence, puis la voix de Deleuze]

Deleuze : Voilà, alors, je voudrais presque qu'on parte de ça, [Pause] les exemples très plats que j'ai donnés, de redondances dont on ne sait même pas si c'en est... [Interruption de la cassette] [16 :46]

Deleuze [qui lit lentement un texte apparemment de André Martinet ; pourtant il est parfois difficile de saisir où se termine la lecture du texte et où Deleuze reprend la parole] : "... des unités d'information indépendantes et puis probables [Pause] dans lesquelles on aurait à faire des choix. [Pause] [17 :00] A l'autre pôle, qu'est-ce qu'il y a ? A l'autre pôle, il y a ce que les informaticiens désignent comme étant 'le bruit'. » [Pause] Déjà on se méfie ; on a toute raison, nous, on ne fait pas l'informatique là, donc on a toute raison de se mettre en position de méfiance. On sent bien que quand il nous dit "le bruit", c'est un bruit très, très particulier. [Pause] Il va de spi qu'il s'oppose à l'information, que c'est un bruit qui suppose être non informatique, quoi, ou contenir le minimum d'information du type brouillage d'émission. [Pause] Le bruit d'une bête qui se cache dans un furet, c'est un bruit rempli [18 :00] d'information. Même le bruit du brouillage d'une émission, il y a bien une information minimum, [Pause] par exemple, l'ennemi cherche à brouiller l'émission. [Pause] On peut supposer qu'il s'agit d'une émission par hasard de parasites. [Pause] Elle-même, elle n'est pas au hasard. Enfin, on peut concevoir le pôle bruit comme l'opposé du pôle information maximale... [Interruption de la cassette] [18 :38]

Deleuze : La redondance est présentée comme la diminution d'une information théorique supposée préalable en droit. [Pause] Mais d'autre part et en même temps, [Pause] la redondance, c'est le seul moyen de lutter contre le bruit, [19 :00] c'est-à-dire sauver l'information [Pause] de sa chute, de sa dégradation dans le bruit. [Interruption de la cassette] [19 :23]

Deleuze : Que ce soit au niveau des lettres ou au niveau des phonèmes, peu importe. [Pause] Une langue contient une fréquence plus ou moins grande de telles lettres qu'elle possède ou de telles phonèmes qu'elle possède. Par exemple, les fréquences de lettres ou de phonèmes ne sont pas les mêmes en français ou en [20 :00] anglais. [Pause] Donc on peut commencer déjà un tableau des fréquences comparées de lettres ou de phonèmes dans des langues considérées. On appellera cela une approximation, mais d'ordre zéro.

Et puis approximation suivante. C'est déjà une redondance, la fréquence d'une lettre ou d'une phonème dans une langue donnée. Et puis, deuxième approximation qu'on peut nommer "approximation d'ordre un" : on étudie cette fois-ci la fréquence d'une [21 :00] lettre par rapport, dans une langue donnée, par rapport à une lettre qui la précède, [Pause] ou par rapport à une lettre qui la suit. [Pause] Là aussi, d'après les langues, les fréquences sont différentes.

Je prends n'importe quel exemple. En français quelle est la fréquence... -- alors on peut même concevoir des ordinateurs faisant ces recherches – quelle est la fréquence du groupe B-A, c'est-à-dire un A précédé d'un B ? [Pause] On peut faire des recherches semblables au niveau des phonèmes. [Pause] Approximation d'ordre deux, [22 :00] je peux chercher au niveau de trois groupe de lettres les fréquences relatives. [Pause] Cet ensemble d'approximations va donc définir un type de redondance. [Interruption de la cassette] [22 :20]

Deleuze : ... diminuer l'information théorique absolue et lutter contre le bruit. Et pourquoi ces deux fonctions sont liées ? C'est que évidemment rien n'empêcherait l'information théorique absolue de tomber dans le pur et simple bruit s'il n'avait ce régulateur de la redondance qui assure la lutte contre le bruit en diminuant [Pause, ici l'image passe au noir sans perdre la voix de Deleuze] l'information théorique absolue, bon.

Nous avons donc un schéma, un premier schéma de redondance. On mettrait [23 :00] en haut "information théorique maximale", tout à fait en bas "bruit", et entre les deux, "redondance". [Pause] Bon. [Pause] Et [André] Martinet conclut : "La présence de la redondance est un moyen de permettre la transmission des signes", [Pause] par cette série d'approximations dont je viens de parler. [Pause] Bien. [Sur le texte de Martinet, voir Mille plateaux, p. 166, note 27, où se trouve la référence : "Redondance", dans La linguistique, un guide alphabétique (Paris : Denoël, 1969) pp. 331-333]

Et puis Martinet, il distingue un second type de redondance. [Pause] Il nous dit, [24 :00] "non seulement la redondance est un moyen de permettre la transmission des signes, mais rien n'empêche qu'elle constitue elle-même un signe." Voilà qu'elle va constituer elle-même un signe, la redondance non pas comme régulation dans la transmission des signes, comme processus régulateur de la transmission des signes, ou dans la transmission d'information, mais la redondance est elle-même un signe. Pourquoi ? Et il nous dit que "ce serait parce que les usagers peuvent rechercher la redondance pour elle-même" – tiens, voilà que les usagers peuvent rechercher la redondance pour elle-même – [Pause] "moyen d'expression pour l'individu, [25 :00] de manifestation d'un consensus pour le groupe, on distingue donc une fonction

principale d'une lutte contre le bruit sans laquelle toute communication serait impossible" – c'est notre premier cas de redondance – "et puis des usages secondaire" – usages secondaires – "laissés à la disposition des sujets, moyen d'expression, d'action sur autrui, d'incantation"...
 [Interruption de la cassette] [25 :34]

Deleuze : ... réduire le second type de résonance à un usage secondaire des premières [résonances], c'est peut-être juste du point de vue de l'informatique, mais nous, on n'est pas sûr d'avoir rien à faire avec l'informatique. Je peux déjà dire que ce n'est peut-être pas juste de tous les points de vue, [26 :00] notamment ça se peut que ça fasse partie de systèmes de signes très, très différents. Les redondances subjectives de résonance et les redondances signifiantes de fréquence, pas du tout sûr que ça fasse partie du même système de signe. Pas du tout sûr que les unes soient un simple usage des premières. [Pause]

Et puis, il y a aussi quelque chose qui, [Pause] qui me gêne ou qui peut nous gêner, cette fois-ci non pas dans le second type de redondance, mais dans ce qui nous est dit par cette informatique de vulgarisation, ce qui nous est dit du premier schéma. Et là, je dis des choses très, très vagues, [27 :00] très vague parce que je voudrais qu'on en parle déjà un peu après. [Pause] Donc, vous comprenez bien, tout ce que je veux dire déjà, c'est que quant aux redondances, on ne sait même pas ce que c'est, ces redondances. On est encore gêné par rien... [Interruption de la cassette] [27 :22]

Deleuze : ... sur la nature informative du langage, il y a peut-être... il y a beaucoup à dire. Il y a des linguistes déjà qui ont beaucoup dit. [Pause] C'est curieux quand même parce que l'idée que le langage est par nature informative, c'est une idée qui nous corrompt tellement d'une certaine manière que je pense à un exemple comme celui de Sartre qui éprouvait le besoin à un moment, - et je crois qu'il ne dirait pas ça aujourd'hui – mais qui à un moment éprouvait le besoin de dire : qu'est-ce qui distingue le langage et, à proprement parler, la poésie [28 :00] ou la littérature ? Et il disait, la littérature et la poésie, ça commence à partir du moment où il y a des informations. [Pause] Barthes aussi disait ça à un moment. Or, c'est très curieux, dire une chose comme ça. [Interruption de la cassette] [28 :21]

Deleuze : ... Qu'est-ce qui a corrompu complètement, là aussi, compromis pourri le problème des rapports langage-pouvoir ? [Pause] C'est le mauvais choix dans lequel on nous laissait, c'est-à-dire la conception même qu'on nous proposait du pouvoir. [Pause] Quand on nous a dit, "ah les gars, c'est de l'infrastructure ou c'est de l'idéologie", on était bien embêté. On était bien embêté pour le langage ; [Pause] [29 :00] on était très embêté pour le langage tant qu'on était dans cette alternative, même si cette alternative était présentée de la manière la plus fine du monde, et parfois elle n'était pas présentée de la manière la plus fine du monde. Mais en un sens, plus elle était présentée d'une manière fine, plus ça tournait mal, parce qu'on se disait, ah bon, ben, le langage, ça devient très compliqué, cette histoire. Ce n'est pas de l'infrastructure, [Pause] non. Ça ne peut pas être de l'infrastructure. Notamment, le langage, il ne produit rien ; il produit des mots, il ne produit pas des biens. [Pause] Et ça n'allait pas. Aucun des caractères de l'infrastructure ne coïncidait avec le langage.

Alors on disait, est-ce que c'est de la suprastructure ? Ça pouvait vouloir [30 :00] dire, est-ce que c'est l'appareil d'État qui décide le langage ? C'est difficile à dire, hein ? Comme disait Staline, non, on a tout changé mais on n'a pas changé le russe, ou pas beaucoup. [Deleuze sourit] Bien sûr, il disait, on l'a perfectionné, [Rires] mais ça restait limité. Et alors, ce n'est pas l'appareil

d'État. On ne change pas le langage comme on change une constitution, ou comme on change une police. [Pause] Alors est-ce que c'est de l'idéologie ? [Pause] Non, qu'ils disaient, c'est peut-être le véhicule des idéologies, mais ça véhicule d'autres choses que l'idéologie. L'idéologie, ça n'allait pas plus fort, tout ça.

Ils disaient, ben alors, qu'est-ce que c'est que le langage ? [31 :00] Voyez ce texte, eh ? Il faut toujours revenir à ce texte parce qu'il est court, d'une part, et qu'il est un texte quand même assez formidable. C'est le texte de Staline sur la linguistique, [*Bien que Deleuze et Guattari se réfèrent à ce texte dans Mille plateaux, p. 113 note 17, ils n'y fournissent aucune référence ; voir Marxism and Linguistics (New York : International Publishers, 1951)*] où il dit, "Voyons, camarades, vous vous trompez, vous vous trompez parce que les uns d'entre vous disent, le langage, c'est l'infrastructure, et vous avez tort, enfin, vous n'êtes pas raisonnables ; et puis il y en a qui disent, le langage, c'est de l'idéologie, et il y a un langage du peuple, et il y a un langage prolétaire et un langage bourgeois. Moi, je vous dis, non, vous ne voyez pas bien le problème, camarades."

Et Staline va jusqu'à dire que le langage est comme le bien commun d'une nation, et que le langage, eh ben, ça assure la communication des informations. Ça lui convenait évidemment. Ça implique évidemment une conception, donc, du pouvoir rapporté aux [32 :00] thèmes fameux de l'infrastructure, de la suprastructure, de l'idéologie, etc. Si nous, nous étions amenés à dire, mais, voyons, le langage, ça a toujours été un système de *l'ordre*, et pas de l'information. C'est des ordres qu'on vous donne, et pas des informations qu'on vous communique. [Pause] A la fois, on a l'impression que c'est évident, c'est évident. On ouvre les nouvelles à la télévisions. Qu'est-ce qu'on, qu'est-ce qu'on reçoit ? On ne reçoit pas, d'abord, d'informations ; on reçoit d'abord des ordres. A l'école, qu'est-ce qui se passe ? Aussi il ne faut pas charrier. À l'école, des petits enfants, ils ne reçoivent pas des informations, hein ? Eh ben, l'exemple de l'école, c'est, c'est... Félix, il dit très [33 :00] bien, dans un texte, il dit très bien : mais, le langage à cet égard, c'est exactement, on donne du langage aux bouches des enfants exactement comme on donne des pelles et des pioches dans la main des ouvriers. [*Voir ces mêmes propos dans Mille plateaux, p. 96*]

Bon, bien sûr, il ne veut pas par-là que ce soit de l'infrastructure, mais je veux dire que c'est du domaine des *ordres*. Et quand la maîtresse réunit les gosses, ce n'est quand même pas pour les informer [Pause] de l'alphabet. [*Rires*] C'est pour leur apprendre un système d'ordre, et il faut dire là aussi, quitte à seulement régler toujours et remettre à plus tard nos règlements de compte nécessaires avec les Chomskiens, [*Deleuze et Guattari s'y adressent dans le plateau 4, "Postulats de la linguistique", dans Mille plateaux*], que quand même leur fameux marqueurs syntaxiques, c'est avant tout des marqueurs de pouvoir et qu'une syntaxe, c'est un système d'ordre, un système de [34 :00] commandements qui permettront ou qui forceront à former des énoncés conformes aux énoncés dominants, [Pause] et que l'école, ça sert avant tout à ça, et que donc le langage doit être pensé non pas en termes d'information mais en termes d'ordres, non pas en termes de communication d'information, mais en termes de transmission d'ordres. [Pause]

Ce qui implique évidemment pour nous – ça, je dis, ça c'est l'évident et le facile – mais ce qui implique évidemment pour nous la recherche d'une autre conception du pouvoir. Car, en effet, les remarques de Staline sont très justes. Il n'y a pas quelqu'un qui décide de la syntaxe. [35 :00]

Ça veut dire simplement, sans doute, que le pouvoir, c'est tout à fait autre chose que la propriété d'individus ou de groupes à des moments donnés. [Pause] Disons simplement pour le moment que le langage, c'est une formalisation d'expression. [Pause] Toute expression n'est pas langagière. Le langage, c'est une formalisation d'expression particulière [Pause] qui a pour fonction la transmission des ordres dans une société. [Pause] Nous savons, encore une fois, que ça implique que nous donnions du pouvoir une autre conception que la conception marxiste. [Pause] Mais en ce sens, le langage, [36 :00] y compris la syntaxe, c'est, il ne faut même pas dire un instrument, est élément et composante du pouvoir. [Pause] Donc en ce sens, il n'est pas informatif. [Pause]

Pourtant il est bien informatif d'une certaine manière, à savoir il donne le minimum d'information, et il guide le minimum de choix nécessaires à la bonne compréhension des informations relative, des informations limitées, relatives aux ordres qu'on donne. Il va de soi qu'en effet, s'il y a quelqu'un dans la rue qui crie, "Au feu !", il ne convient pas que les enfants entendent "Au jeu !" [Pause, rires] [37 :00] Alors il y a bien une information et des choix, et des approximations, [Pause] mais qui sont relatives aux ordres communiqués par le langage. [Deleuze et Guattari donne cet exemple aussi bien que l'anecdote suivante de Carroll dans Mille plateaux, p. 96]

Il y a une lettre... Vous savez que Lewis Carroll écrivait des lettres aux petite filles, bon ; jamais aux petits garçons. [Rires] Et dans une lettre à une petite fille, Lewis Carroll, dans une lettre très connue, très belle, qui est très bien traduite par... -- il n'y a pas besoin de se rapporter au texte anglais qui est très difficile, pour ceux qui... enfin... [Pause] y compris moi – Mais il y a une traduction admirable de Jacques Papy qui procède par équivalences. On la trouve dans plusieurs éditions, dans *Les lettres aux petites filles* ou dans *Les lettres aux enfants* de Lewis Carroll, où il y a la situation suivante qui répond bien [38 :00] à ce dont nous parlons, à savoir, le professeur pendant sa leçon, mais qui est dans une situation, après tout, dans une situation sociale excellente. [Jacques Papy était bien un traducteur de Carroll mais d'Alice au pays des merveilles ; le traducteur des Lettres aux petites filles était Henri Parisot, qui a aussi traduit Alice au pays des merveilles]

Il est tout au bout du jardin, et puis il y a un premier domestique qui répète la question, et chacun sait que les questions d'un professeur sont des ordres. Quand un professeur dit, "combien font deux et deux ?" à un enfant affolé, [Rires] il va de soi qu'il ne demande pas un information. Il demande un ordre. Et vous me direz, il faut bien que l'enfant ait été informé d'abord ; l'enfant a été informé par un système d'ordre précédent. C'est-à-dire c'est toujours l'information qui présuppose l'ordre, et pas l'inverse, et l'ordre pas du tout au sens de organisation-ordonnance, mais [39 :00] d'ordre au sens de commandement.

Alors, il y a un premier domestique qui répète la question du professeur, puis il y a un second domestique qui répète la question répétée par le premier, puis il y a un troisième domestique, etc., et pour marquer la hiérarchie que descend du langage, l'élève, il est tout à fait à l'autre bout du jardin, et puis il renvoie sa réponse. Et dans la lettre de Lewis Carroll – je ne l'ai pas apportée exprès ; vous n'avez qu'à la retrouver vous-mêmes si cela vous intéresse – la question descend, et à chaque fois, elle est complètement transformée parce que le premier domestique n'entend rien. Alors, ça commence par "combien font 2 plus 2?". Le premier domestique déforme, ça

donne une tout autre question. Le second encore plus, le troisième encore plus. L'élève finit par entendre une tout autre question. Il répond affolé lui-même. Sa réponse remonte, tout ça.

Et il y a tout un [40 :00] système où à chaque fois, les choix ont été ratés, mais les choix déterminés par à chaque fois des systèmes d'ordre et de commandement. Et puis la réponse d'obéissance remonte, et ça rate, ça rate, ça rate. Je dirais que les conditions de l'information, c'est les conditions de la bonne réception des commandements et des ordres. *[Interruption de la cassette]* [40 :23]

Deleuze *[Il est debout devant le tableau noir]* : Le schéma, le schéma a trois têtes... *[Deleuze lève la main à quelqu'un hors cadre, au fond de la salle, qui lui lance quelque chose, sans doute de la craie, que Deleuze n'arrive pas à attraper ; donc, il y a le bruit de la craie qui frappe le mur et tombe quelque part, avec des rires généraux. Deleuze reste debout faisant semblant d'être étonné de la chose, puis les étudiants près du tableau se mettent à la recherche de la craie. Deleuze reprend en disant]* ... Merci ! Schéma à trois têtes. *[Il écrit au tableau]* Information maximale théorique. *[Il écrit de nouveau]* [41 :00] Bruit, qui a tout troublé l'émission et la réception de l'information. *[Il écrit de nouveau]* Redondance. *[Il met des flèches entre les niveaux]* Voilà. Une lutte contre le bruit qui permet de vaincre le bruit, et qui diminue au prix de diminuer l'information maximale théorique.

Les deux vont très bien ensembles parce que sans la redondance, l'information maximale théorique, elle serait bruit. Nous, on est en train mais d'une manière tout à fait sournoise, d'y substituer un autre schéma... *[Pause, il écrit de nouveau]* [42 :00] des ordres-commandements. Bon. Vous sentez tout de suite à quoi je veux en venir. Je ne sais pas très bien comment, mais je sens... non, nous sentons, nous sentons tous que les ordres-commandements, mais, ça contient – je ne veux pas que les deux soient des choses différentes – que ça contient, que ça comprend, et même que c'est la même chose que les redondances, qu'un ordre, qui n'a pas besoin de répéter un ordre – si on répète un ordre, c'est parce qu'un ordre est déjà redondant – mais que la redondance, ou qu'un type de redondance, c'est la forme de l'ordre en tant [43 :00] que tel, que c'est la forme du commandement.

Alors généralement, il n'y aurait même plus lieu de s'étonner si c'était comme ça. Il n'y aurait même plus lieu de s'étonner qu'on répète un ordre. Sous la forme, on me donne un ordre, bon, ne serait-ce que pour montrer que j'ai bien compris. On me dit, "Allez va faire ça", et je dis, "oui, je vais faire ça". Je redonde, mais je redonde quoi ? Je redonde de la redondance. C'est l'ordre lui-même, "va faire ça". "Au feu !"... non, "En joue, feu !"... *[Pause, rires]* "En joue, feu !" Il faut que ça descende. Alors, c'est... Le général, il dit, "En joue, feu !"... non, il dit, "Préparez armes !" ou je ne sais pas quoi. *[Rires]* Le capitaine, il dit, "Préparez armes !" L'adjudant, il dit, "Préparez armes !" Enfin arrivent les pauvres types qui... *[Pause, rires]* préparent armes. *[Rires]* [44 :00] Mais si l'ordre était répété, c'est qu'en lui-même, il redonde. L'ordre, le commandement est une forme de la redondance avec soi. Peut-être.

Alors *[Deleuze se tourne au tableau]* on était là en disant le langage, ce n'est pas du tout l'information ; le langage, c'est de l'ordre ou du commandement. Nous étions, nous, en train de dire *[Pause, Deleuze écrit au tableau]* l'ordre pur, l'ordre-commandement à l'état pur, c'est de la redondance à l'état pur, c'est de la redondance absolue. Et c'est elle que nous mettions en haut [du schéma]. *[Pause]* Redondance, oui, c'est la même chose que l'ordre, et encore une fois, si l'ordre se fait redondance, si l'ordre est répété, c'est parce que en lui-même, il est redondance.

[45 :00] Dès lors, la répétition comme conduite vis-à-vis de l'ordre ne serait qu'une conséquence de la redondance comme iden... comme en nature avec l'ordre. Ce n'est pas sûr, mais nous sentions bien que c'est comme ça, qu'on ne peut rien. Peut-être. [*Deleuze indique le schéma au tableau*]

Là-dessus, [*Deleuze écrit au tableau*] entre les deux – mais entre les deux quoi ? On ne sait pas. Entre les deux, c'est uniquement pour faire des schémas équilibrés, on se dit, eh ben, on va voir – entre les deux, on va mettre l'information qui, elle, est toujours relative. [*Pause*] Si il est vrai que la redondance, c'est la forme de l'ordre, la forme absolue de l'ordre, [46 :00] on dira l'information relative, mais c'est le contenu limité de tel ordre en tant que distinct de tel autre ordre. [*Pause*] B-A BA, c'est n'est pas la même chose que C-A ÇA, d'accord. Il y a une information relative. [*Pause, Deleuze indique le tableau*] La forme de l'ordre, c'est la redondance absolue. [*Pause*] Alors en découle une information relative, et en effet, si l'ordre ne communiquait pas une information relative, "fais ceci plutôt que cela", on serait dans la situation de Lewis Carroll, de l'élève et du professeur de Lewis Carroll, avec l'ordre qui descend, et une exécution, une obéissance complètement différente.

L'information, c'est uniquement la condition relative [47 :00] sous laquelle l'exécution de l'ordre correspond à l'ordre même. Bon. [*Pause, Deleuze regarde le tableau*] C'est comme une inversion du schéma de l'informatique. C'est même pire qu'une inversion. C'est un tout autre domaine, quoi.

Mais alors, [*Deleuze indique le tableau*] là en troisième, qu'est-ce qu'on pourrait mettre ? Ben, c'est évident, quoi, c'est évident, c'est évident, et c'est évident que ça fonctionne comme ça. Bien. [*Il écrit au tableau*] Ce n'est pas du tout le bruit qui est une abstraction informatique. [*Pause*] C'est le silence. Le silence quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? Pourquoi introduire le silence là-dedans ? Le silence. [*Pause*] [48 :00] C'est ambigu, le silence, parce que ça peut être l'état de celui qui obéit, mais ça c'est un silence... [*Pause*] c'est un silence en fait du langage, c'est un silence du langage lui-même, compris dans le langage lui-même. C'est [*Deleuze écrit au tableau*] avant que... avant que... c'est ce qui se passe entre la réception de l'ordre et la réponse à l'ordre. Le capitaine dit, "Arme ton fusil !", bon, il y a le silence, enfin occupé par un bruit de fusil, et puis il y a le soldat qui dit "Prêt, mon capitaine !" [*Rires*] Bon, ça c'est... un autre silence aussi. Il y a un silence qui consiste à [*Pause*] quelque chose de très bizarre. Mettons [*Deleuze écrit au tableau*] une fuite hors de [49 :00] tout ça. On connaît ce silence. Quand le capitaine, il dit "En joue, feu !" [*Pause*] ... rien ! [*Rires*] Le silence. [*Pause*] [*Interruption de la cassette*] [49 :24]

Deleuze : ... Quel est le grand musicien qui n'a pas ses technique de silence ? Ce qu'on peut dire au plus, est-ce que tout le monde sent quand on, quand on entend de la musique, c'est que la musique, elle est traversée par une espèce de, de vecteur d'abolition, un vecteur d'abolition sonore, comme si il s'agissait pour la musique, comme si il était pleinement compris dans la musique, le vœux et le mouvement de s'éteindre, et sans doute de nous éteindre avec elle, [50 :00] comme une espèce de tracée d'abolition. Et que les sons, qui ne sont pas un langage, bien qu'il y ait des ordres en musique, mais que la musique file par-dessus des ordres proprement musicaux, qu'elle trace une ligne de propre abolition qui fait pleinement partie d'elle, et qu'elle la trace de mille façons. [*Interruption de la cassette*] [50 :28]

Deleuze [*Il est de nouveau au tableau*] : ... Il y a donc ce premier système des redondances signifiants ou de fréquences, le mur sur lequel elles s'inscrivent, le mur sémiotique sur lequel elles s'inscrivent et la tentative de percer le mur. C'est-à-dire cette tentative de percer le mur, on l'appellerait sortir du signifiant, sortir de la signifiante, comme il fait, comme fait Gherasim Luca. [*Pause*] [51 :00]

Et puis je dis très vite, voilà, deuxième type de redondances, et évidemment encore une fois, ce n'est pas des usages secondaires du premier type. Cette fois-ci, c'est des redondances, des redondances de résonance. Bien entendu, bien entendu, on sait d'avance cette chose, on sait d'avance que tout ça se mélange, tout ça, c'est mixte. Il n'y a pas de fréquence qui n'ait pas de résonance, et il n'y a pas de résonance qui n'ait pas ses fréquences. Donc ce n'est pas une dualité. Ce n'est pas une dualité ; en même temps, c'est commode de faire comme si c'est une dualité. Si vous me dites, ce n'est pas une dualité, je dis, non, ce n'en est pas une, mais si c'en est une. Et si vous me dites, c'en est une, je dis non, ce n'en est pas une. Bon. On essaie de se débrouiller là-dedans.

Redondance de résonance, [52 :00] [*Deleuze indique le tableau*] ce serait quoi ? On l'a vu, non pas des usages secondaires. Cette fois-ci, c'est très curieux. Pour parler aussi le langage des linguistes, il ne s'agirait plus exactement ni de phonèmes, ni de morphèmes, [*Pause*] ni de mots, ni de... Il s'agirait de quoi ? De ce que les linguistes... enfin, ce n'est pas par hasard que les deux seconds cas, les deux derniers cas de redondance que j'ai cités renvoient à quelque chose que les linguistes nomment, et dont ils nous ont beaucoup parlé sous le nom d'embrayeur, ou shifter, [*Pause*] à savoir la redondance "moi égale moi" du type le pronom personnel, [*Pause*] et la redondance Tristan-Isolde/Isolde-Tristan du type nom propre. [*Pause*] [53 :00]

Or, vous savez en gros ce que les linguistes appellent des embrayeurs. Ce sont des termes, n'est-ce pas, qui désignent celui qui le porte ; le "je" désigne celui qui énonce "je". Ce n'est pas vrai pour les autres mots ; ce n'est pas vrai pour les noms communs. Le chien n'est pas dans ce cas-là, le mot chien, mais le mot "je" désigne celui qui énonce "je", et il désigne par-là même, mettons, un embrayeur. Le nom propre désigne celui qui le porte. [*Pause*] Donc le nom propre, le pronom personnel, le "je", sont des choses très, très spéciales qui viennent animer notre seconde catégorie, la catégorie des résonances. [54 :00] Et on a vu que dans nos deux exemples des catégories de résonances, sans doute très liées, aussi liées que nos exemples des catégories de fréquence, on avait cette conscience qui dit "moi égale moi", [*Pause*] on avait ce couple qui dit "je t'aime, je t'aime", ou "je te hais, je te hais", ou "je t'aime, je te hais", une redondance, ou Tristan-Isolde... [*Interruption de la cassette*] [54 :39]

Deleuze [*Il indique le tableau*] : ... Est-ce que c'est le même schéma ? Le schéma de tout à l'heure, c'était encore une fois de redondance, de fréquence, signifiant inscrit sur un mur sémiotique, le problème étant comment percer ce mur pour arriver à quelque chose qui ne sera peut-être même plus de la [55 :00] sémiotique, ou en tout cas sera de la sémiotique non formulée. Dans l'autre cas, je reprends une hypothèse là que Guattari est en train de développer. Est-ce que c'est le même cas ? C'est peut-être le même cas, mais enfin on a intérêt à faire des distinctions. [*Interruption de la cassette*] [55 :25]

Deleuze : ... Cette fois, le schéma est un peu différent – j'ai perdu ma craie, j'ai perdu ma craie... merci – [*Il écrit au tableau*] J'ai Tristan, Isolde, hein ? [*Pause, il écrit*] Ou bien j'ai "moi égale moi", [*Pause, il écrit*] et on dirait cette fois que dans la, que dans la redondance de

résonances, [*Pause*] [56 :00] la résonance est comme assurée par ceci, que les éléments en question "moi" et "moi", le sujet d'énonciation, mettons, pour parler plus techniquement, et le sujet d'énoncé, Tristan et Isolde, tu as le sujet d'énonciation et le sujet d'énoncé dans le bouche de l'un et de l'autre ; "moi, Tristan, je t'énonce Isolde, et moi, Isolde, je t'énonce Tristan", donc le sujet d'énonciation et le sujet d'énoncé dans les deux cas, la redondance de résonance [*Deleuze écrit au tableau*] était comme attirée dans une espèce de tournoiement [*Il écrit un cercle en spirale*], un véritable trou ; ça se mettait à tourner, à s'échauffer dans ce trou, [*en parlant, il fait le geste du cercle tournoyant et couchotte*] moi, moi, moi, [57 :00] moi, moi, moi, Tristan, Isolde, Tristan, Isolde, Tristan, Isolde, et la barque continue. Et la barque, elle continue vers quoi ? Vers la mort. [*Pause*] Le cogito n'a pas un avenir fameux devant lui. [*Rires, Deleuze se tourne vers le tableau en souriant*] C'est un système, en apparence, c'est un système formellement différent.

Donc j'avais, et je voudrais terminer sur ce point : redondance de fréquence, signifiant opérant sur un mur sémiotique, avec comme question fondamentale, comment percer le mur ; là, j'ai redondance de résonance ou subjective, renvoyant [58 :00] à un trou. [*Fin de la cassette*] [58 :03 ; 1 :04 :57 pour Il Senso in Meno I]